MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 3 (1903), p. 105-118

Émile Galtier

Notes de linguistique turque.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

NOTES DE LINGUISTIQUE TURQUE

PAR

M. É. GALTIER.

I. — L'EXPRESSION باش اوستنه.

La modification de sens que présente l'expression turque باش اوستنه, *bach ustunè*, littéralement, *sur la tête*, c'est-à-dire, *volontiers, avec plaisir*, est faite pour surprendre quiconque est familier avec les faits de sémantique. Il est difficile en effet de comprendre par quelle série de modifications de sens les mots, *sur la tête*, ont pu prendre le sens de *volontiers, avec plaisir.* C'est que nous n'avons pas affaire ici à un fait de sémantique, du moins en ce qui regarde le turc. C'est dans un autre idiome, en arabe, que s'est produite la modification de sens. On connaît les formules qui servent de réponse, en arabe, à un ordre que l'on reçoit, السمع والطاعة لله ولك, السمع والطاعة, حبّاً وكرامةً[1], et leur variante على الرأس والعين. Cette dernière formule est l'équivalent de l'expression française, obéir au doigt et à l'œil [2]. Le sens littéral est (*j'obéis*) *au signe de tête et au clignement d'œil;* de ce premier sens dérive celui de *volontiers.* De là l'expression فعل ذلك على عيْنٍ, *il a fait cela avec soin*, dont le rapport sémantique avec la formule précédente est facile à saisir. La variante فعل ذلك على عينَيْنِ, dont le sens est le même, n'a qu'un rapport lointain avec على الرأس والعين; elle a été faite à l'imitation de فعل ذلك على عيْنٍ. Enfin la variante على رأسي وعيني[3], est une altération de la formule, qui n'a plus de sens, si on la traduit littéralement. C'est cette formule على الرأس والعين, dans laquelle la préposition على n'a plus

[1] فقال السوزير سمعًا لقولك وطاعة لامرك dans le كتاب سلوان المطاع de Abû 'Abdallah M. b. abi M. b. M. b. Ẓafar Aṣ-Ṣaqalī Ḥuggat-ed-dîn, éd. de Beyrout, 1300, p. 53, l. 6.

[2] Et non (*It is*) *upon the head and eye*, i.e. it shall be done most willingly and promptly, Wright, *A gr. of the ar. lang.*, 3e éd., 2 vol., Cambridge, 1898, p. 172 (§ 59, K, R. 1).

[3] *Mille et une nuits*, éd. de Beyrout, t. IV, p. ٣٨١.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

qu'un sens fort éloigné de son sens habituel, qui a été écourtée[1] et traduite littéralement en turc, tout en gardant le sens secondaire de *volontiers, avec plaisir.* C'est là un exemple assez curieux de l'influence d'une langue sur une autre. Si en effet le turc s'était contenté d'emprunter cet idiotisme sous sa forme originaire comme il l'a fait pour d'autres expressions arabes ou persanes, telles que استغفر الله, *ce n'est rien, il n'y a pas de quoi;* افرين, *bravo* cela n'aurait rien que de très ordinaire. Ce qui est surprenant c'est le fait de prendre un idiotisme arabe, ayant le sens précis de *volontiers, avec plaisir,* et au lieu de le traduire en turc d'après le sens, d'en faire une traduction littérale, qui ne correspond ni au sens dérivé qu'a pris en turc cette expression, (puisque jamais avant cette traduction les mots باش اوستنه n'avaient signifié *volontiers*, et qu'ils n'ont pris ce sens que parce que c'est celui de l'arabe على الراس), ni au sens primitif arabe (puisque dans cette expression la préposition على n'a pas le sens de *sur*) et qui par la bizarrerie sémantique qu'elle présente est bien faite pour étonner le linguiste qui ne se rend pas compte de sa genèse.

II. — LA DÉCLINAISON DE صو, *SU,* EN OSMANLI.

L'on sait que les noms à finale vocalique prennent en osmanli la désinence *niñ* au génitif, بابانك *baba-nyñ*, كوپرينك *köprü-nüñ*. Il y a cependant une exception, c'est le mot صو, *su :* « Le mot صو, *su* « eau » ne prend pas au génitif la désinence نك, mais ك d'où *sujuñ* conformément à ce qui a été dit au paragraphe 23[2] »,

[1] Je n'ai pas sous la main d'exemple de la formule abrégée en arabe, mais en tous cas un tel abrégement d'expression n'a rien de contraire au génie de cette langue. C'est ainsi que l'expression تروح ارواحنا (*Mille et une nuits*, éd. de Beyrout, IV, 266), *nous périrons*, synonyme de ذهبت روحه, *ibid.*, IV, 308, est souvent abrégé en تروح, cf. Maqrîzî, *Histoire des Coptes*, éd. Wüstenfeld, p. 30, ديـن نقتل ونموت عليه ونـروح عليه لا كتب الله لنا سلامه. Le traducteur ne paraît pas d'ailleurs s'être rendu compte du sens précis de cette expression, non plus que de celui de la phrase toute entière, car il traduit, p. 73, « *eine Religion derentwegen wir getödtet werden, sterben, und vernichtet werden, der hat Gott sein Segen nicht verheissen* ». Il n'est point question ici de bénédiction. Il faut évidemment lire سلامة et non سلامَة. La formule لا كتب الله لك سلامةً est bien connue, ainsi, *M. N.*, éd. de Beyrout, IV, ۱۳۸, Bâsim dit aux visiteurs qui viennent l'importuner : لا كتب لكم سلامةً. L'expression est prise au figuré dans Maqrîzî et peut être traduite : « une religion à cause de laquelle nous sommes mis à mort et nous périssons, Dieu n'a pas décrété qu'elle soit prospère ».

[2] A. Müller, *Türkische Gramm.*, 1 vol., Berlin, 1889 (§ 29, Anm. C), p. 36.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

c'est-à-dire que pour éviter l'hiatus entre les deux voyelles, le turc intercale un *j*. C'est en effet l'opinion de M. Müller : « Dans la rencontre de deux voyelles à l'intérieur d'un mot le spiritus lenis que l'hiatus forme dans la prononciation aboutit finalement à *j* ou rarement à *v*. Ceci est régulièrement le cas pour le nom : on voit toujours *j* à cette place, *qapu* datif قپویه *qapuja* (non *qapu-a*), accusatif *qapu-ju* (non *qapu-u*). Dans la conjugaison au lieu de ى on trouve parfois و, اوله, *ola* « qu'il soit » ; اولغیز *olajyz* ou اولاوز *olavuz* « que nous soyons [1]. »

Cette opinion, à savoir que le *j* est euphonique et dû à l'hiatus est, comme nous le verrons, tout à fait inexacte. En outre, M. Müller ne rend pas compte de l'irrégularité du génitif de *su*. Il se contente de l'indiquer sans en rechercher les raisons. Il y en a cependant et une fois que nous les aurons montrées, on verra que la déclinaison de ce mot n'est irrégulière qu'en apparence. Il n'y a pas d'exceptions en grammaire comparée, et c'est le devoir du linguiste de rendre compte des formes qui se présentent comme irrégulières en apparence.

Si nous examinons les postpositions qui forment la déclinaison des substantifs en osmanli, nous trouvons qu'elles sont respectivement pour les thèmes vocaliques et consonantiques :

	Thèmes vocaliques.	Thèmes consonantiques.
Gén.	*nyñ*	*yñ.*
Dat.	*ja*	*a.*
Acc.	*ji*	*i.*
Loc.	*da*	*da.*
Abl.	*dan*	*dan.*

A ceci le tatar [2] et les autres dialectes répondent par :

	Thèmes vocal. (*ata*).	Thèmes consonantiques (*agač*).
Gén.	*ata-niñ*	*agač-nyn.*
Dat.	*ga*	*ka.*
Acc.	*ny*	*ny.*
Loc.	*da*	*da.*
Abl.	*dan*	*dan.*

Le génitif, qui n'importe pas à la discussion, étant mis de côté, on voit que

[1] A. Müller, § 23, p. 28.

[2] Nasyrov, *Kratkaja tatarskaja grammatika*, 1 vol., 1860, Kazan, p. 14; Szentkolnai Balint G., *Kazáni-tatár nyelvtanulmányok*, 3 vol., Budapest, 1877, t. III, p. 38.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

le datif osmanli *-a* correspond au tatar *-ka*, et que l'osmanli *-ja* correspond au datif tatar *-ga*. On peut donc poser la loi suivante :

Dans la déclinaison la gutturale disparaît après consonne en osmanli et se change en *-ja* quand elle est intervocalique.

I. Voyelle + *ga* = *ja* en osmanli. On a déjà le commencement de cette évolution dans le tatar *ata-ga* où le *g* n'a plus une prononciation gutturale, mais un son particulier que l'on transcrit par un signe spécial. En osmanli *-ga* se réduit à *-ja* comme le latin *plicare* aboutit en français à « ployer »; *ata-ga* osmanli devient *ata-gja*, puis *ata-ja*. La loi est la même lorsque la gutturale appartient au thème *köpek* « chien », génitif *köpej-iñ* [1], et des exemples tels que *jirmi* = يكرمى « vingt », montrant que cette loi a une portée plus générale [2].

II. Consonne + *ga* = *a* en osmanli. Au tatar *agač-ka* l'osmanli répond par *agač-a;* mais les autres dialectes offrent déjà des exemples de cette réduction : (tat.) من *min*, datif منكا *miña;* سن *sin*, datif سنكا *siña;* اول *ul*, datif انكا *aña* d'un thème **an-* inusité au nom.; بو *bu*, dat. مونكا *myña;* et avec les pronoms possessifs اتامه *atam-a*, اتاڭا *atañ-a*, etc., (kirgiz) *äkém-é* « à mon père », *äkéñ-é* « à ton père ». Il est à remarquer que cette disparition de la gutturale n'a lieu en kirgiz et en tatar qu'après *m*, *n* (on a en effet, tatar, *ata-byz-ga*, *ata-gyz-ga* « à notre, à votre père »), et que *n* + gutturale = *ñ*. De là le son *-ñ* du génitif osmanli, *-niñ* = *ning*. De là le faux suffixe *-ñy* qui, selon S. Balint [3], forme des substantifs si on l'ajoute aux adjectifs, ce qui est une erreur; car le tatar *karañy* « ténèbres » n'est point *kara* (noir) + *ñy*, mais *karang* + *ki* où *karang*, l'adjectif est tiré de *kara* + *ang* = noir; cf. le djagat. قارانكغو, *karang-ku* « sombre, obscur », par extension, « les ténèbres », qui est l'équivalent exact du tatar *karañy* [4]. C'est donc à tort que M. Müller prétend [5] que le ڭ n'existe pas dans l'intérieur d'un mot : cf. osm. قراڭلق, *qaran-lyq*, qui est visiblement pour **qarang-lyq*, et تكرى *tanry* « Dieu », dont la racine est *teng* « ciel », jak. *tañara* « ciel », tchouvach., *tora* « Dieu », japon. *ten-ki*.

Ces deux lois permettent de rendre compte des formations suivantes : en

[1] Mais *q* se transforme seulement en *gh*.

[2] Cette loi est déjà énoncée dans A. Müller, *Türk. Gr.*, § 21, p. 25.

[3] Szentkolnai Balint G., *Kazáni-tatar nyelvtanulmanyok*, 3 vol., Buda-Pest, 1877, t. III, p. 31.

[4] Vambéry, *Cagataische sprachstudien*, 1 vol., in-8°, 1867, Leipzig, p. 28.

[5] A. Müller, *Türk. Gr.*, p. 26.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

koibale *ada-nii* « celui du père », *menii* « celui de moi », qui n'est point comme le dit Castrén un génitif, mais qui sont pour *-nin-ki;* la nasale tombant ici devant la gutturale, *-niki* se réduit à **-niji, -nii.* Il en est de même dans le turc de l'Altaï, *ada-nii*, *menii*[1]. En tatar de Kazan et en kirgiz la gutturale subsiste d'où *ata-nyky* « celui du père », *auyl-nyky*, etc. C'est de la même manière que s'expliquent les datifs des pronoms personnels en koibale et dans d'autres dialectes, *ma-ga*, *mâ* (à moi) *sa-ga*, *sâ* (à toi) *â-gâ*, *â* (à lui). Après la chute de *n*, le *g* tombe à son tour et **ma-a* devient *mâ.*

Ceci admis, la déclinaison de صو, *su*, va nous apparaître comme fort régulière. Ce mot devrait faire *su-nun* et non *sujuñ* au génitif, s'il était à finale vocalique. Mais le vrai radical est écourté en osmanli. Le thème est consonantique et avait primitivement la forme *sug*. M. Vambéry dans son dictionnaire étymologique[2] donne les formes radicales *sub*, *suu*, *su;* mais ce ne sont là que des formes dérivées phonétiquement de la forme primitive *sug* qu'il ne donne point dans les formes radicales. Les formes dialectales sont osm. صو, *su*[3]; tat., صو, *syu*[4]; kirg., *suu*[5]; sarte, سو, *su*[6]; altaï, *su*[7]; djag., سو, *su;* ouigour, سوو, *suv*[8], etc. Le koibale a seul conservé la forme *sug*, on la retrouve aussi cependant en altaï à côté de *su*. C'est de *sug* que dérivent phonétiquement les formes *suu*, *suv*, *sub;* comp. *tag* et *tau* « montagne ». Les traces de la gutturale primitive existent même dans les dialectes qui l'ont perdu : l'osmanli صوارمق, *suvarmaq* est issu régulièrement d'un primitif *sugar-* équivalent exact de l'altaï *sugar-* « abreuver ». Pour la transformation du *g* en *v*, on peut comparer l'osmanli صواش, *savaš* « combat » (rac. *sok* « frapper » + suff. *š*) qui est l'équivalent du djagat. *sog-uš* « bataille »; l'osmanli *güverdjin* « pigeon », prononciation vulgaire de كوكرجين, *gügerdjin* = tat. *kügärtchen*. Le kirgiz *suula-* et l'osmanli *sula* sont les équivalents

[1] *Grammatika altajskago jazyka sostavlena tchlenami altajskoj missij*, 1 vol. in-8°, Kazan, 1869, § 27, p. 21.

[2] Vambéry, *Étymol. Wörterburch der turko-tatar. Spr.*, 1 vol., 1878, Leipzig, p. 154.

[3] Barbier de Meynard, *Dict. turc-français*, 2 vol., Paris, 1886, t. II, p. 221.

[4] Ostroumov, *Slovar tatarsko-russkij*, 1892, Kazan, p. 182.

[5] Ilminski, *Materialy k izutchenijo kirgizskago naretchija*, 1 vol., 1861, Kazan, p. 164.

[6] Nalivkin, *Rukovodstvo k praktitcheskomu izutchenijo sartovskago jazyka*, 1 vol., 1898, Samarkand, p. 299.

[7] Verbitskij, *Slovar altajskago i aladagskago naretchij tiorskago jazyka*, 1 vol., 1889, Kazan, p. 309.

[8] *Mirâdj-Nâmeh*, p.p. Pavet de Courteille, 1 vol., in-8°, Paris, 1822, p. 18 du texte, l. 5, note 1.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de l'altaï *sug-la-*, *suu-la* « arroser ». Enfin les formes djag. *sugar-*, سوغار « arroser » et *sugal-*, سوغال « suinter », montrent nettement la gutturale.

La déclinaison de *su* en osmanli était donc à l'origine semblable à celle des thèmes consonantiques et l'on avait :

	Nom.	**sug*	d'où	*sug*, puis *suw*, *suu*, *su*.
	Gén.	**sug-ung*	d'où	*suj-uñ*.
	Dat.	**sug-ga*	d'où	*suga*, puis *suj-a*.
	Acc.	**sug-i*	d'où	*suj-i*.
	Loc.	**sug-da*	d'où	*su-da*.
	Abl.	**sug-dan*	d'où	*su-dan*.
Plur.	Nom.	**sug-lar*	d'où	*su-lar*.

On peut objecter que le datif devrait être *suga* et non *suja*, car il y a ici deux gutturales et non une seule. Mais il a dû se passer en osmanli la même chose qu'en karagasse ou $g + g$ se réduit régulièrement à g au datif (*sug*, dat. *suga* et non *sugga*); l'osmanli a ensuite régulièrement transformé le g en j d'où *suj-a*. Mais tandis que l'osmanli s'arrête à ce degré de l'évolution phonétique le koibale va plus loin et pour les thèmes à voyelle finale contracte la désinence et le thème, *tura*, datif **tura-ga*, *tura-a*, *turâ*. Lorsque en osmanli le nominatif *sug* fut devenu *su* les formes *sug-da*, *sug-dan*, *sug-lar* furent remplacées par les formes *su-da*, *su-dan*, *su-lar*, issues du faux thème *su* ou peut-être aussi de formes disparues **suw-dan*, **suw-lar*, **suu-lar*, *su-lar*, mais les formes régulières gén. *sujun*, dat. *suja*, subsistèrent et c'est ainsi que se forma cette déclinaison en apparence irrégulière du pseudo-thème vocalique صو, *su* [1].

III. — LA CONJUGAISON NÉGATIVE EN TURC OSMANLI.

L'on sait que le turc osmanli possède, à côté de la conjugaison ordinaire, une conjugaison négative, qui se forme régulièrement par l'addition à la racine verbale du suffixe *ma*, *me;* سومك, *sev-mek* « aimer », سومامك, *sev-me-mek* « ne pas aimer ». Si au nouveau thème verbal, ainsi formé, on ajoute les caractéristiques

[1] On trouve aussi la forme صونك par ex. dans le *Humaïoun-nameh* وصونك چاهه كلمسنه مانع اولمشدى, *Fragments du Humaïoun-nameh*, p. p. A. Royer dans le *Journ. Asiat.*, 1848, t. XII, p. 338, l. 9. Cette forme est analogique.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

des temps, des modes et des personnes, on obtient les formes du verbe conjugué négativement :

Présent absolu :	سويورم	*sev-ijor-um.*			
Présent négatif :	سوميورم	*sev-me-jor-um.*			
1er Passé :	سودم	*sev-dim.*	Négatif :	سومدم	*sev-me-dim.*
2e Passé :	سومشم	*sev-michim.*	Négatif :	سومهيشم	*sev-me-michim.*

et ainsi de suite, le tout très régulièrement.

Il existe toutefois dans la conjugaison négative, une irrégularité dont les grammaires ne donnent point d'explication. Le présent absolu سويورم, *sev-ijor-um* «j'aime en ce moment même», forme bien sa conjugaison négative régulièrement, mais le présent indéterminé سورم, *sev-er-im* «j'aime», présente une formation irrégulière. En voici le paradigme :

سومم	*sev-me-m*	je n'aime pas.
سومزسن	*sev-mez-sin*	
سومز	*sev-mez*	
سوميز	*sev-me-iz*	
سومزسكز	*sev-mez-siniz*	
سومزلر	*sev-mez-ler.*	

Cette formation est faite pour surprendre. On attendrait en effet, d'après l'analogie des autres temps, le paradigme suivant :

**sev-m-er-im*	ou	**sev-me-jer-im*	je n'aime pas.
**sev-m-er-sin*			
**sev-m-er*			
**sev-m-er-iz*			
**sev-m-er-siniz*			
**sev-m-er-ler* [1].			

Au lieu de ce paradigme, nous trouvons la forme *sev-me-m*, سومم, très irrégulière au premier aspect, et cette irrégularité se complique d'une autre, car

[1] La forme *sev-me-jer-im* serait linguistiquement une monstruosité, mais rien n'empêche qu'elle n'existât puisque la forme *sev-me-r-im*, tout au moins aussi incorrecte linguistiquement que la précédente se rencontre dans le dialecte de l'Aderbaïdjan. Vambéry, *Csagataische sprachstudien*, 1 vol., 1867, Leipzig, p. 26, et *Histoire de Yousouf Châh* (*Journ. Asiat.*, juin 1903), p. 401, چاغمير et passim.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'après la première personne, *sev-me-m*, on attendrait les formes suivantes : 2, **sev-me-sin;* 3, **sev-me;* 1, pl., **sev-me-iz;* 2, **sev-me-siniz;* 3, **sev-me-ler;* et nous ne trouvons que les formes suivantes : 2, *sev-mez-sin;* 3, *sev-mez;* 1, *sev-me-iz;* 2, *sev-mez-siniz;* 3', *sev-mez-ler*. La plupart de ces formes présentent l'intercalation d'une sifflante énigmatique. C'est de cette double irrégularité que nous allons donner une explication.

Si l'on compare la conjugaison du dialecte tatar[1] avec celle du dialecte osmanli, on trouvera entre elles de notables différences : voici le tableau des temps qui nous intéressent dans les deux dialectes.

	Tatar.	Osmanli.
Présent aoristique :	*tora-myn* je me tiens debout[2].	Présent aoristique : يازرم *jaz-ar-ym* j'écris.
	tora-syn	Présent absolu : يازيورم *jaz-ijor-um* je suis
	tora	[en train d'écrire.
	tora-byz	
	tora-syz	
	tora-lar.	
Futur aoristique :	*tor-yr-myn* je me tiendrai debout.	Futur absolu : يازه جكغم *jaz-a-djagh-ym*.
	tor-or-myn je me tiendrai debout.	
	tor-yr-syn	
	tor-yr	
	tor-yr-byz	
	tor-yr-syz	
	tor-yr-lar.	

Il est évident d'après ce tableau comparatif que l'osmanli s'est créé une forme particulière pour le futur au moyen de la caractéristique جك, *ğek, ğak*, qu'il a employé les formes en ار, *ar, er,* et يور, *ijor*[3], spécialement pour le présent, en même temps qu'il perdait le présent en *a*, ا, يازام, *jaz-a-m* « scribens ego sum » qui subsiste en tatar. Mais la forme négative de ce temps a été conservée en partie en osmanli, et le présent négatif indéterminé de l'osmanli يازمم, *jaz-*

[1] Nasyrov, *Kratkaja tatarskaja grammatika* (Gr. tatare en russe), 1860, Kazan, p. 17.

[2] S. Balint G., *Kazáni-tatár nyelvtanulmányok* (gr. tatare en hongrois), 3 vol. 1875-1877, Budapest, t. III, p. 76.

[3] La forme -يور, *ijor*, est une création récente de l'osmanli et des dialectes qui la possèdent : j'éclaircirai prochainement l'origine de cette forme.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ma-m « non scribens (sum) ego », est le correspondant linguistique exact du négatif tatar يازمای من, *ğazmaj myn* dont le paradigme est le suivant :

TATAR.

Présent affirmatif.			Présent négatif.	
J'écris	يازام	*ğaza-myn, ğaza-m.*	يازمای‌من	*ğazmaj-myn.*
	يازاسن		يازمای سن	
	يازا		يازمای	
	يازابز			
	يازاسز			
	يازالار			

De même la forme osmanlie : 1, pl. يازميز, *jazma-iz*, correspond exactement au tatar يازمای‌بز, *ğazmaj-byz.*

Il reste à expliquer les formes en مز, *mez.* Ces formes sont les mêmes que celles qui servent en tatar à conjuguer le futur négatif.

TATAR.

Futur affirmatif.			Futur négatif.		
يازارم	*ğaz-ar-ym*	j'écrirai.	يازماس من	*ğaz-mas-myn*	je n'écrirai pas.
كليورمن	*kil-er-min*	j'irai.	كيلماس من	*kil-mes-myn*	je n'irai pas.

Mais l'osmanli s'étant créé un futur spécial, *yaz-a-djagh-ym* a naturellement refait sur ce modèle une forme négative, *yaz-maj-adjagh-ym.* Dès lors la forme يازماس (écrite يازمز), véritable forme négative du futur, s'est trouvée en concurrence avec la forme *yaz-ma-yadjaghym*, et comme l'esprit percevait plus facilement le rapport qui existe entre *yaz-adjagh-ym* « j'écrirai » et *yaz-ma-y-adjagh-ym* « je n'écrirai pas », que celui qui existe entre *yaz-adjagh-ym* et *yas-mas-men*, cette dernière forme devait cesser d'être employée en tant que forme négative du futur, en osmanli. C'est en effet ce qui est arrivé. D'un autre côté en tant que forme négative du présent (car يازرم, *yaz-ar-ym* « j'écrirai », ayant pris en osmanli le sens de « j'écris », يازماس‌من, *yaz-mas-men*, qui en est la forme négative, devait naturellement prendre le sens de « je n'écris pas »), elle se trouvait en concurrence avec la véritable forme négative du présent يازمم, *yaz-ma-m* « je n'écris

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

pas » et l'osmanli se trouvait avoir pour le présent, *yaz-ar-ym*, يازرم « j'écris », une double forme négative :

I.	*yaz-ma-m*	يازمم, et d'autre part	II.	**yaz-mas-men*	يازماس من
	**yaz-ma-syn*			*yaz-mas-syn*	
	**yaz-ma*			*yaz-mas*	
	yaz-ma-yz			**yaz-mas-yz*	
	**yaz-ma-synyz*			*yaz-mas-synyz*	
	yaz-ma-lar			*yaz-mas-lar.*	

Or c'est une loi que lorsque deux formations linguistiques se trouvent en concurrence pour remplir la même fonction, l'une des deux disparaisse, à moins que par suite de circonstances particulières, il ne se produise entre elles une confusion, comme c'est le cas pour les désinences personnelles du parfait latin, qui ne sont qu'un mélange de formes hétérogènes. Le même phénomène s'est produit dans la conjugaison turque. Le mélange des formes a été facilité par la sifflante de la 2e personne du singulier et du pluriel : entre **yaz-ma-syn*, et *yaz-mas-syn*, **yaz-ma-synyz* et **yaz-mas-synyz* la confusion était facile : les formes à sifflante l'ont emporté et il n'est resté de l'ancien paradigme négatif du présent que les formes de la première personne du singulier et du pluriel *yaz-ma-m*, يازمم et *yaz-ma-iz*, يازميز.

IV. — L'ORIGINE DES FORMES VERBALES *YAZ-AMAMAK*, *VER-EMEMEK*, EN TURC OSMANLI ET EN TCHOUVACHE.

L'osmanli tire de la forme négative du verbe, par l'intercalation des lettres *e*, *a*, une nouvelle forme ayant le sens de « ne pas pouvoir » : de *yazmaq*, يازمق « écrire », on tire يازمق, *yaz-ma-maq* « ne pas écrire », et par l'intercalation de *-a*, *yaz-a-ma-maq*, يازەمامق « ne pas pouvoir écrire [1] ». La comparaison de l'osmanli avec les autres dialectes turcs va nous permettre de rendre compte de l'origine de cette forme, origine sur laquelle les grammaires sont muettes.

Si nous examinons le dialecte des Tatars [2], nous voyons que l'idée de pouvoir y est rendue de deux manières : 1° par le gérondif en *-b* suivi du verbe *bulmak*, بولمق, ex. *ašab bula*, آشاب بولا « on peut manger », et négativement *ašab*

[1] A. Müller, *Türkische Grammatik*, 1 vol., in-8°, 1889, Berlin, p. 75-76.

[2] Szentkolinai Balint Gabor, *Kazáni-tatár nyelvtanulmányok*, 3 vol. in-8°, 1877, Budapest, t. III, p. 62-63.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

bul-myj, آشاب بولماى « on ne peut pas manger »; 2° par le participe en *-a* que l'on fait suivre du verbe *almak*, آلمق « prendre », pour les formes personnelles. On aura donc avec le verbe *ašamak*, آشامق « manger », la conjugaison suivante :

آشاى آلا مين	*ašyj ala myn*	je peux manger.
آشاى آلا سن	*ašyj ala syn*	tu peux manger.
آشاى آلا	*ašyj ala*	il peut manger.
آشاى آلا بز	*ašyj ala byz*	nous pouvons manger.
آشاى آلا سز	*ašyj ala syz*	vous pouvez manger.
آشاى آلا لار	*ašyj ala lar*	ils peuvent manger.

A la forme négative la conjugaison deviendra *ašyj al-myj myn, syn*, etc., آشاى آلماى مين « je ne peux pas », etc.

C'est donc le verbe *almak* « prendre » qui donne à cette conjugaison le sens de pouvoir : *ašyj almyj myn* a signifié à l'origine « mangeant, je ne prends pas », mais ce sens a fini à la longue par s'affaiblir et *ašyj almyj myn* n'a plus signifié que « je ne peux pas manger ». Ce même verbe *almak* est devenu dans le dialecte turc de l'Altaï[1] une sorte d'auxiliaire qui a pour fonction d'indiquer que le sujet agissant accomplit l'action pour lui-même : ainsi *tozyb al* ne signifie plus que « se rassasier », *körüb al* « voir », *edib al* « faire », *sogub al* « frapper ». Il est facile de comprendre comment *al* a pu perdre son sens primitif : de même que l'on disait *kazyb al* « arracher » (primitivement, « prendre après avoir arraché ») *sadyb al* « acheter (prendre après avoir acheté) » *puulab al* « enchaîner (emmener après avoir enchaîné) » (*puula* = o. بغلق), on a fini par dire *surab al* « interroger », *turub al* « se lever ». En tatar également *al* joue le rôle d'une sorte d'auxiliaire mais ici le sens est moins affaibli : *alyb bir* « apporter », *alyb sat* « vendre », *alyb kil* « emporter », ont leurs équivalents dans les formes de l'osmanli آليقومق, *alyqomaq* « retenir »; آليويرمك, *alyvermek* « procurer[2] ». Il n'est donc pas surprenant que le verbe *almak* « prendre » qui en altaï a perdu complètement son sens primitif, soit passé en tatar et dans d'autres dialectes au sens de « pouvoir ». On peut en français faire la même remarque sur le verbe « savoir » : dans « je ne saurais vous écouter » savoir est l'équivalent de pouvoir.

[1] V. Verbickij, *Slovar altajskago i aladagskago narěchij tiorskago jazyka*, 1 vol., in-8°, Kazan, 1884, sub verbo *al*.

[2] Comp. l'osmanli : *ja qyzymy kurtarer alersen* « ou bien tu sauveras ma fille », Kunos Ignacz, *Oszman török népköltesi gyüjtemeny*, 2 vol., Budapest, 1889, t. II, p. 127.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le dialecte kirgiz[1] possède comme le tatar une double construction pour exprimer l'idée de possibilité : le gérondif en *b* + *bol* exprime une action actuellement accomplie, *ǧeb boldum* « je suis rassasié », ou encore la possibilité pour les formes non personnelles : *ǧeb boldu* « on a pu manger ». Pour les formes personnelles on emploie le participe en *-a* que l'on fait suivre de *aluu* comme en tatar.

En koibale[2] (dialecte turc du Iénisseï) on se sert du verbe *bolpaspen* pour exprimer l'idée de « ne pas pouvoir »; *bolpaspen* est le futur I de « être » et signifie « je ne serai pas »; le correspondant phonétique osmanli serait **ol-mas-myn*. « Je ne peux pas prendre » se dit en koibale *aleb bolbaspen*, et « je n'ai pas pu prendre » *aleb bolbadem* (o. *ol-ma-dym*). Si le verbe est au participe en *-er*, le sens est « je ne veux pas », *aler bolbaspen* « je ne veux pas prendre », *aler bolbadem* « je n'ai pas voulu prendre » mot à mot, puisque *-bas* (= o. مز) est un futur négatif, et *-badem* un passé négatif, « prenant je ne serai pas, prenant je n'ai pas été » par suite, « je ne veux pas prendre, je n'ai pas voulu prendre ».

Dans le dialecte de l'Altaï[3] on ne trouve que la forme négative : on l'obtient en ajoutant à certaines formes du mot les syllabes *-albas*, *-elbes* qui ne sont autres que le verbe *al* au futur négatif. On a ainsi de *et* « faire », *edin albas* « il ne peut faire », de *sarna* « chanter », *sarnaj albas* ou *sarnan albas* « il ne peut plus chanter ».

Le dialecte sarte[4] emploie diverses tournures pour exprimer la possibilité et aussi les deux auxiliaires *al*, آل et *bul*, بول.

موڭ قيلا آلارمن	*muny kyla alarman*	je puis faire ceci.
بول ايشكا قادر دوڑ من	*bul išką qodyr dyr man*	je puis faire ceci.
انى كورسام بولادیمی	*any kursam bulady-my*	puis-je voir cela?

آلمق est aussi usité chez les Tatars du gouvernement d'Ufa : *ul sinyñ öjöña kyr almady* « il n'a pu entrer dans ta maison », chez les Teptiars, *ašaj almas* « il ne sera pas en état de manger », *tab' almadym* « je n'ai pu trouver », chez les Mechtcheriak et chez les Bachkirs, *äjt älmägän* « qui ne peut dire »[5].

[1] Ilminski, *Materialy k izučeniio kirgizskago narěčija*, Kazan, 1861, p. 29.

[2] A. Castrén, *Versuch einer koibalischen u. karagassischem Sprachlehre... herausgegeben von A. Schiefner*, 1 vol. in-8°, St-Pétersbourg, p. 62-63.

[3] *Grammatika altaïskago jazyka sostavlena tchlenami altajskoj missij*, 1 vol. in-8°, Kazan, p. 74-75.

[4] Nalivkin, *Rukovodsto k praktitcheskomu izutchenijo sartovska jazyka*, 1 vol. in-8°, 1896, Samarkand, p. 154-155.

[5] Katanov, *Otčet o poězdkě, soveršennoj lětom*

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

On voit que tous les dialectes expriment l'idée de pouvoir au moyen des racines *bul* et *al* dont le sens s'est plus ou moins affaibli. Revenons maintenant à la forme du tatar.

Le verbe *bar* « aller » (o. *var*, وار) conjugué négativement avec *al-* donnera *bara al-ma-dym* « je n'ai pas pu aller », *uku* « lire », *ukuj al-ma-dym*, et par élision de la voyelle finale, élision due à la rapidité de la prononciation *baralmadym*, *ukujalmadym*. Nous avons déjà presque entièrement les formes osmanlies, *varamadym*, *oqujamadym*. Elles sont en effet issues de formes identiques à celles du tatar par chute de son *l*. Cette chute est fréquente dans les dialectes turcs : au turc قلیچ, *kylytch* « glaive », correspond le tchouvache *xeš* (prononcez خش), tchouvache *kin* = turc *gelin* « fiancée », tchouvache *utmal* = turc *altmyš* « soixante »[1]. En altaï on trouve *akel* « emporte » pour **al-kel*, en turkmène *akit* pour **al-kit* « emmène », en aderbaidjan *apar* pour **alib par-* « emporter avec soi »[2]. آپارسن (*Histoire de Yusuf-chah*, *Journ. Asiat.*, 1903, mai, p. 424, l. 5, « tu les conduiras » : cette forme comme beaucoup d'autres manque au lexique rédigé par le trad.). A ces exemples on pourrait en ajouter bien d'autres : par exemple : le tat. *it* = **il-t* « apporter », le tat. *bugan* = **bul-gan* « tout » (mot à mot : « ce qui existe, ce qui est », comme en osmanli *barča* « tout » = ce qui est[3]), le tat. *bugai* = **bul-gai* « peut-être », *bugačta* « à présent » = **bul-gač-ta* « en tant que cela est, dans le étant ». Comparez encore le kirgiz *bob* = **bolub*, *kyp* = **kylyb* et l'osmanli *getir* pour **gel-tir* « fais venir, apporte ».

Il ne reste plus qu'à expliquer les formes osmanlies en *-eme* : elles sont dues à l'harmonie vocalique : une fois que l'origine de ces formes eut été oubliée et méconnue, les formes **vir-a-madym* (ویر, *ver* « donner ») **söjlej-a-ma-dym* (سویله, *söjle* « parler ») devinrent forcément *viremedim*, *söjlejemedim*, de même qu'en altaï *-albas* se change en *-elbes* et que *hat* devient *-het* en hongrois conformément aux lois de l'harmonie vocalique.

Le hongrois en effet a eu recours au même procédé que le turc. On sait qu'en hongrois le verbe « pouvoir » au sens de avoir la capacité physique de faire

1898-go goda... v ufimskuio gubernijo., Kazan, 1 vol. in-8°, 1900 (extrait des *Utchen. Zapisk. kazanskago universiteta*, 1900.)

[1] J. Ašmarin, *Materialy dlja izslědovanija tchuvaškago jazyka*, 1898, Kazan, 1 vol., p. 91.

[2] Vambéry, *Etymologisches Wörterbuch der türko-tatarischen Sprachen*, 1 vol. in-8°, Leipzig, 1878, p. 15.

[3] Mais le sens primitif de *bar* est « marcher » comme je le montrerai ailleurs. Ce mot au sens de « être » est à tort séparé de وار « marcher » par M. Vambéry.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

quelque chose s'exprime par l'addition à la racine verbale de la syllabe *-hat, -het :* de *olvas-ni* « lire » on tire *olvas-hat-ni* « pouvoir lire », de *men-ni* « aller » (o. بنمك, *bin-*, finnois, *mennä*[1]) *me(n)-het-ni.* Or cette syllabe qui joue dans la conjugaison hongroise le même rôle que *-al, -a* dans la conjugaison turque, n'est pas autre chose qu'une racine verbale signifiant « pouvoir » qui a fini par s'agglutiner au verbe comme *-al* en turc, mais que l'on rencontre encore à l'état isolé dans les anciens textes : *semyt nem hat* « il ne peut rien » et avec un infinitif *nem hac* (en orthogr. moderne, *hat-sz* « tu ne peux pas ») *eg furtöt feierre* (= *feherre* « blanc ») *tenned* « non potes unum capillum album facere »[2].

Le tchouvache possède une forme verbale que l'on obtient par l'addition des affixes *-aj, -ej* aux racines verbales. D'habitude cet affixe indique la possibilité; il indique aussi parfois le désir ou le peu d'intensité de l'action. Ainsi de *par* « donner » on tire *paraj* « pouvoir donner » (o. *ver*, ويرر), de *kala* « dire » (mongol, *kele;* bouriate, *khyly;* tchérémisse, *kalam*, d'où le russe *kaljakat*) *kalaj* « pouvoir dire », de *il* « prendre » (o. ﺳﻰ, *al*) *il-ej* « pouvoir prendre ». Les formes conjuguées donnent *par-aj-at-ap* « je peux donner », *par-aj-mas-t-ap* « je ne peux pas donner », de *il, il-ej-eč* « celui qui pourra prendre »[3], *il-ej-mer-em* « je n'ai pas pu prendre », *il-ej-mes* « il ne peut pas prendre ».

Dans quelques dialectes on rencontre les formes suivantes : *ut* « aller » (kirg. *ot;* jakoute, *utylla*), *ut-aj-r-at-(na)* « peux-tu aller? » *ut-aj-r-a-(na)* « pourras-tu aller? » *ut-aj-ta-na* « as-tu pu aller? » (*ta-na* = o. *din-mi*). M. Ašmarin croit que cet *r* est un reste du verbe auxiliaire *jar* « envoyer ». Cependant il est à noter que dans la conjugaison négative *-r* tombe, *ot-aj-mas-tap* « je ne puis pas aller ». Il est beaucoup plus admissible de voir ici un reste du participe en *-er* (o. *sev-er*, tat. *tor-yr*, dont le négatif est régulièrement *tor-mas*) et de considérer le *aj(r)* des formes dialectales et le *aj* des formes habituelles comme le reste de l'auxiliaire *-al* que nous avons rencontré dans tous les dialectes.

É. Galtier.

(1) Vambéry, *A magyar es török-tatar myelvekbeli szóegyezesek*, 1 vol., 1869, p. 58.

(2) Simonyi Zsigmond, *Tüzetes magyar nyelvtan törtenelmi alapon, Elsö kötet, Magyar hangtan es alaktan* (*Gr. hist. de la l. hongroise*, t. I, phonét. et morphol.), 1 vol. in-8°, Budapest, 1896, p. 380-381.

(3) On voit ici l'origine du ماس, *mas*, tatar, et du مز, *mez*, osmanli = *ma* + *es*.

BIFAO 3 (1903), p. 105-118 Émile Galtier
Notes de linguistique turque.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net